

Michel LISSE

Qui prouvera jamais qu'un mensonge a eu lieu ?

Saint Augustin, Kant et Proust

Résumé

Saint Augustin et Kant ont souligné la relation d'étroite dépendance du concept de mensonge à l'égard de celui d'intentionnalité. Jacques Derrida tire de ce constat la conséquence qu'il est impossible de prouver que quelqu'un a menti, dans la mesure où son intention échappe nécessairement à l'appréhension d'autrui. Dans *La Recherche*, le narrateur et Swann se confrontent à cette impossibilité devant ce qu'ils soupçonnent être les mensonges des femmes qu'ils aiment. Le présent article montre que ces tromperies supposées font l'objet d'investigations qui apparentent cette recherche de la vérité à une expérience de lecture déçue : les scènes analysées mettent en effet en question et en cause la possibilité d'une lisibilité qui se voudrait maîtresse de la vérité du texte.

Abstract

St Augustine and Kant have underlined the relationship of close dependence which links the concept of lie to that of intentionality. Jacques Derrida concludes that it is impossible to prove whether someone has lied insofar as his/her intention is bound to elude other people's apprehension. In *La Recherche* the narrator and Swann face this impossibility while suspecting the lies told by the women they love. The present article shows that those alleged deceptions are subjected to investigations which compare this quest for truth to a disappointed reading experience: the possibility of a readability which claims to hold the truth of the text is called into question in the analysed scenes.

Pour citer cet article :

Michel LISSE, « Qui prouvera jamais qu'un mensonge a eu lieu ? Saint Augustin, Kant et Proust », dans *Interférences littéraires*, nouvelle série, n° 1, « Écritures de la mémoire. Entre témoignage et mensonge », s. dir. David MARTENS & Virginie RENARD, novembre 2008, pp. 71-80.

QUI PROUVERA JAMAIS QU'UN MENSONGE A EU LIEU ?

Saint Augustin, Kant et Proust

Le titre m'est venu comme un désir de mettre au défi. Au défi de prouver qu'un mensonge a bien eu lieu, réellement. Comme si le mensonge échappait à l'ordre de la preuve. Comme s'il était radicalement impossible à quiconque de prouver qu'un mensonge a été commis, ce qui n'est pas la même chose, nous y viendrons, que de prouver que quelqu'un n'a pas dit la vérité. Et ce qui n'équivaut nullement à affirmer qu'il n'y a pas de mensonge.

Les trois noms propres qui constituent le sous-titre sont comme des points de repère dans une histoire du mensonge à élaborer, si du moins il est possible d'associer mensonge et historicité, mensonge et temporalité. Après-coup, je m'en suis rendu compte, le sous-titre peut également apparaître comme une réponse à la question posée par le titre : qui ? Mais, Saint Augustin, Kant et Proust, voyons.

Dans *Le Mensonge*, un texte probablement rédigé en 395¹, Augustin va aborder la problématique du mensonge en l'associant durablement à l'intentionnalité ou à la volonté de tromper. On peut dire le faux sans mentir, à condition soit de croire, soit d'être convaincu que ce qu'on dit est vrai. Soit donc on sait qu'on est dans l'ignorance au sujet de ce dont pourtant on ne doute pas : on croit ; soit donc on est dans la certitude d'avoir une connaissance de ce qu'on ignore : c'est la conviction. Dans ces deux cas de figure, il ne peut y avoir de mensonge, même si on dit le faux. Pour mentir, il faut avoir « une chose dans l'esprit » et en « avancer une autre, au moyen de mots ou de n'importe quel autre type de signes » (O.C., p. 735). Le mensonge, à suivre Augustin, relève de la sémiotique et excède la simple parole ; on peut mentir par signe, par geste, en silence... Le mensonge ne dépend pas de « la vérité ou de l'inexactitude des faits », mais bien de l'intention de la personne, de sa « disposition d'esprit ». Si je dis le faux, sans avoir « l'intention de tromper », je ne mens pas, je me trompe, mais ne mens pas. Par contre, si j'ai « le désir de tromper », je mens, que je dise le faux, en sachant que c'est faux, donc en ayant un savoir quant à la vérité *ou* que je dise le vrai, le tenant pour faux, donc en étant ignorant de la vérité. Sans pouvoir interroger la distinction entre l'intention et le désir chez Augustin, je constate que surgit déjà ici un tremblement dans la théorie du mensonge : le *désir* de mentir peut-il être réduit à l'intention, à la volonté ? On entrevoit les complications que la prise en compte de l'hypothèse de l'inconscient va générer dans une histoire ou une théorie du mensonge. Autre question, également redoutable, que pose Jacques Derrida dans un essai sur le mensonge², peut-on se mentir à soi-même ? Autrement

¹ S^t AUGUSTIN, *Œuvres I*, s. dir. Lucien JERPHAGNON, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1998 ; les références à ce volume seront données entre parenthèses, dans le texte.

² Jacques DERRIDA, « Histoire du mensonge. Prolégomènes », dans *Euresis. Cahiers roumains d'études littéraires* 1-2, 1996. Texte repris dans *Le Cahier de l'Herne « Jacques Derrida »*, s. dir. Marie-

dit, quand Augustin tient que celui qui dit le faux sans avoir l'intention de tromper autrui, ne ment pas, mais « se trompe », ne laisse-il pas dans l'ombre la question du mensonge à soi ? Nous allons voir plus loin que cette question a effleuré Kant.

Associer la parole ou l'expression sémiotique à l'intentionnalité implique de donner à tout énoncé une part performative, à savoir la promesse d'être véridique. Augustin avait déjà pressenti la nécessité de compliquer la distinction augustinienne entre énoncé constatatif et performatif puisqu'il tenait le mensonge pour un genre du faux témoignage, car, disait-il, « quiconque parle porte en effet témoignage sur son état d'esprit » (p. 739, voir p. 755). Sans doute faudrait-il préciser « quiconque parle ou émet des signes... ».

Kant se situe lui aussi dans une approche du mensonge qui fait de l'intention le critère premier et met en place la distinction entre vérité et véracité. À la fin de l'opuscule *Annnonce de la prochaine conclusion d'un traité de paix perpétuelle en philosophie*³, Kant reprend la distinction entre *se tromper* et *tromper* : il est certes permis de se tromper, de tenir le faux pour le vrai, mais pas de tromper. L'homme doit et se doit d'être véridique, soit vis-à-vis de l'extérieur pour ne pas tromper autrui, soit vis-à-vis de l'intérieur. Cette nécessité de la véracité vis-à-vis de l'intérieur est quelque peu surprenante puisque Kant vient de reconnaître le droit qu'a l'homme de se tromper. Il s'agit à vrai dire de ne pas tromper Dieu : la véracité intérieure est requise pour ne pas mentir à Dieu. On imagine alors la question d'Augustin : comment pourrait-on mentir à Dieu, qui est plus intime à moi-même que moi-même et qui sait tout ? Comment pourrait-on le tromper ? Avant d'aller plus loin, lisons ce passage de Kant :

Il se peut que tout ce qu'un homme tient pour *vrai* ne le soit pas (car il peut *se tromper*) ; mais, en tout ce qu'il dit, il lui faut être *véridique* (il ne doit pas *tromper*), que son aveu soit simplement intérieur (devant Dieu) ou qu'il soit également extérieur. – La transgression de ce devoir de véracité s'appelle le *mensonge* ; c'est pourquoi il y a un mensonge extérieur, mais aussi un mensonge intérieur, de sorte que les deux peuvent exister ensemble ou bien se contredire l'un l'autre. (p. 146)

Autrement dit, je peux tromper autrui, sans tromper Dieu : je mens extérieurement, mais pas intérieurement ; je peux tromper *et* autrui *et* Dieu : je mens extérieurement et intérieurement, mais, dans ce cas, est-ce que je me mens à moi-même ? Si ce n'est pas le cas, si je peux tromper tout le monde, y compris Dieu, sans me mentir à moi-même, je suis en quelque sorte le souverain, le sujet souverain ; mais si je peux me mentir à moi-même, si je ne peux tromper Dieu qu'en me trompant moi-même, je suis déjà le sujet divisé de la psychanalyse, avec un inconscient à l'œuvre... Kant ne développera pas plus cette intuition du mensonge intérieur. Il reste un cas encore plus compliqué : celui où je ne tromperais pas autrui, mais où je tromperais Dieu (et moi-même ?).

Kant va alors associer mensonge intérieur et extérieur pour distinguer deux types de mensonge : 1) donner pour « *vrai* ce que l'on sait consciemment ne pas

Louise MALLET et Ginette MICHAUD, Paris, 2004, pp. 495-520.

³ Emmanuel KANT, *Vers la paix perpétuelle* et autres textes, traduit de l'allemand par Jean-François POIRIER et Joëlle PROUST, Paris, Flammarion, « GF », 1991 ; les références à ce volume seront données entre parenthèses, dans le texte.

être vrai » ; 2) donner pour « *certain* ce qu'on sait consciemment être subjectivement incertain » (pp. 146-147). En faisant intervenir la conscience dans le savoir, Kant rattache le mensonge à l'intentionnalité et esquivé la difficulté qu'il vient pourtant de soulever quant au mensonge intérieur. Si le premier type de mensonge était reconnu comme tel par Augustin, le second type n'aurait pas été, par contre, tenu pour un mensonge par Augustin, qui y aurait vu une *conviction*. À suivre Kant, il faudrait faire précéder nombre de prises de parole d'une précision quant au caractère incertain de mon énoncé : par exemple « il fera beau demain ». La première phrase du dernier paragraphe va nous importer au plus au point : « le *mensonge*, dit Kant, [...] est le véritable lieu de corruption de la nature humaine » (p. 147). Ce qui revient à dire que le mensonge est le mal ou la source du mal. Et donc, nous allons le voir, la possibilité de la ruine de toute société.

Dans un autre opuscule intitulé *D'un prétendu droit de mentir par humanité*⁴, Kant traite du mensonge dans une perspective juridique. Il s'agit bien de savoir si, juridiquement parlant, un homme a le droit de mentir, s'il y a un droit au mensonge. Le point de départ tient dans une remarque de Benjamin Constant qui voyait dans le mensonge une nécessité pour la société :

Le principe moral que dire la vérité est un devoir, s'il était pris de manière absolue et isolée, rendrait toute société impossible. (cité p. 97)

Kant, dans sa réponse, rappelle la distinction entre la vérité et la véracité (qui est subjective). Être véridique, c'est, dit Kant, « le devoir formel de l'homme envers chaque homme », car le mensonge cause un tort général à l'humanité parce qu'il discrédite le langage et par là tout contrat : si n'importe quel propos peut être mensonger, il n'y a aucune possibilité de garantir des accords. Si je falsifie mon propos, « je fais en sorte [...] que des propos (des déclarations) en général ne trouvent aucun crédit et, par la suite, que tous les droits fondés sur des contrats deviennent caducs » (pp. 98-99). Le mensonge invalide le droit, il empêche toute fondation juridique, c'est pourquoi Kant peut faire abstraction de l'idée de tort causé à un autre homme : même si mon mensonge ne cause aucun dommage à une personne en particulier, il porte néanmoins atteinte à l'humanité en ce qu'il sape les fondements du droit :

[...] le mensonge nuit toujours à autrui : même s'il ne nuit pas à un autre homme, il nuit à l'humanité en général et il rend vain la source du droit. (p. 99)

Le devoir de véracité devient ainsi le devoir par excellence, il ne supporte aucune exception, il est même *sacré* : Kant le voit comme « un commandement sacré de la raison » (p. 100), qui est inconditionnel et sans aucune restriction. Il n'y a donc pour Kant aucun droit de mentir, même par humanité.

De la dépendance du concept de mensonge à l'égard de celui d'intentionnalité, Jacques Derrida tire la conséquence suivante : « il est toujours impossible de prouver qu'un mensonge a eu lieu, parce que le seul arbitre à ce sujet est celui qui

⁴ Emmanuel KANT, *Théorie et pratique* et autres textes, traduit de l'allemand par Joëlle PROUST, Paris, Flammarion, « GF », 1994 ; les références à ce volume seront données entre parenthèses, dans le texte.

dans sa conscience, dans son for intérieur, sait ce qui se passe »⁵. Dans *La Recherche du temps perdu*, Swann et le narrateur se heurtent à cette impossibilité : confrontés à ce qu'ils supposent être des mensonges des femmes qu'ils aiment, ils tentent désespérément de les mettre au jour. Ces tentatives seront présentées comme des lectures qui, à chaque fois, échouent dans leur quête de preuves. On sait, depuis les travaux de Mario Lavagetto et de J. Hillis Miller⁶, que le mensonge est un motif très présent dans la *Recherche*. Je souhaite montrer comment il est relié au motif de la lecture.

Mario Lavagetto commence le chapitre qu'il consacre à Proust par une constatation : dans *La Recherche*⁷, tout le monde ment à tout le monde. Le mensonge est généralisé et ce, pour une raison bien simple selon lui : parler, c'est mentir. Si, d'après Proust, il y a plusieurs moi, quand nous parlons avec quelqu'un, c'est notre moi social qui parle. Et ce moi social est particulièrement menteur quand il entretient des relations mondaines, quand il accepte ou refuse de participer à des dîners ou des fêtes. C'est le mensonge qualifié par Lavagetto de « primaire et presque non prémédité » (p. 246), c'est-à-dire, selon la critériologie de la tradition philosophique, un non-mensonge. À côté de ce (non-)mensonge, il en existe un autre qualifié de « d'intentionnel et de prémédité » (p. 247). Hillis Miller, pour sa part, constate que, pour Proust, « la vie sociale et familiale serait impossible sans le mensonge » (p. 406). Et cela vaut aussi pour la diplomatie, les relations pacifiques entre États, les échanges commerciaux... Bref, Proust serait plutôt du côté de Benjamin Constant que de celui de Kant.

Dans *Albertine disparue*, se trouve cette réflexion de Marcel :

Le mensonge est essentiel à l'humanité. Il y joue peut-être un aussi grand rôle que la recherche du plaisir, et d'ailleurs est commandé par cette recherche. On ment pour protéger son plaisir, ou son honneur si la divulgation du plaisir est contraire à l'honneur. On ment toute sa vie, même, surtout, peut-être seulement, à ceux qui nous aiment. (p. 190)

Dans *Du côté de chez Swann*, le mensonge affecte la relation entre Odette et Swann. La première fois où apparaît le motif du mensonge, Swann, lecteur de lui-même, croit maîtriser le mensonge, il croit pouvoir le découvrir. Face au mensonge, comme le remarque Hillis Miller, celui ou celle qui cherche à le découvrir, est forcément un lecteur (voir p. 408). Soit parce qu'il ou elle quête des signes linguistiques qui confirmeront le mensonge, soit parce qu'il ou elle lit le corps du menteur ou de la menteuse pour y trouver de quoi le ou la confondre :

Il [Swann] n'allait chez elle [Odette] que le soir, et il ne savait rien de l'emploi de son temps pendant le jour, pas plus que de son passé [...]. Il souriait seulement quelquefois en pensant qu'il y a quelques années, quand il ne la connaissait pas, on lui avait parlé d'une femme qui, s'il se rappelait bien, devrait certainement

⁵ Jacques DERRIDA, *Sur parole. Instantanés philosophiques*, La Tour d'Aigues, De l'Aube, « Aube Poche », 1999, p. 95.

⁶ MARIO LAVAGETTO, *La Cicatrice de Montaigne. Le mensonge dans la littérature*, Paris, Gallimard, « L'Arpenteur », 1997 ; JAY HILLIS MILLER, « Le mensonge, le mensonge parfait. Théorie du mensonge chez Proust et Derrida », dans *Passions de la littérature. Avec Jacques Derrida*, s. dir. Michel LISSE, Paris, Galilée, « La philosophie en effet », 1996, pp. 405-420. Les références à ces volumes seront données entre parenthèses, dans le texte.

⁷ Marcel PROUST, *À la recherche du temps perdu*, vol. i-iv, s. dir. Jean-Yves TADIÉ, Paris, Gallimard, « Folio », 1987-1989 ; les références à ces volumes seront données entre parenthèses, dans le texte.

être elle, comme d'une fille, d'une femme entretenue, une de ces femmes auxquelles il attribuait encore, comme il avait peu vécu dans leur société, le caractère entier, foncièrement pervers, dont les dota longuement l'imagination de certains romanciers. Il se disait qu'il n'y a souvent qu'à prendre le contre-pied des réputations que fait le monde pour juger exactement une personne, quand, à un tel caractère, il opposait celui d'Odette [...] presque si incapable de ne pas dire la vérité que, l'ayant un jour priée, pour pouvoir dîner seul avec elle, d'écrire aux Verdurin qu'elle était souffrante, le lendemain, il l'avait vue, devant Mme Verdurin qui lui demandait si elle allait mieux, rougir, balbutier et refléter malgré elle, sur son visage, le chagrin, le supplice que cela lui était de mentir, et, tandis qu'elle multipliait dans sa réponse les détails inventés [...], avoir l'air de faire demander pardon, par ses regards suppliants et sa voix désolée, de la fausseté de ses paroles. (pp. 235-236)

Cet extrait est intéressant à plus d'un titre. Premièrement, le savoir de Swann sur les courtisanes est un savoir livresque : il ne fréquente que peu ce monde et donc les voit à travers la fiction, l'imagination de certains écrivains. Comment ne pas ici penser à Balzac, comment ne pas citer ce passage de *Splendeurs et misères des courtisanes*⁸ qui associe femmes de mauvaise vie, critique littéraire, lecture et mensonge :

Les femmes qui ont mené la vie alors si violemment répudiée par Esther arrivent à une indifférence absolue sur les formes extérieures de l'homme. Elles ressemblent au critique littéraire d'aujourd'hui, qui, sous quelques rapports, peut leur être comparé, et qui arrive à une profonde insouciance des formules d'art : il a tant lu d'ouvrages, il en voit tant passer, il s'est tant accoutumé aux pages écrites, il a subi tant de dénouements, il a vu tant de drames, il a tant fait d'articles sans dire ce qu'il pensait, en trahissant si souvent la cause de l'art en faveur de ses amitiés et de ses inimitiés, qu'il arrive au dégoût de toute chose et continue néanmoins à juger. Il faut un miracle pour que cet écrivain produise une œuvre, de même que l'amour pur et noble exige un autre miracle pour éclore dans le cœur d'une courtisane. (pp. 57-58)

Deuxièmement, confronté au mensonge social, Swann choisit de mettre en œuvre une stratégie du « contre-pied ». Stratégie généreuse, mais risquée puisqu'elle ne fait qu'inverser le jugement : cette simple inversion reconduit la logique qu'elle voudrait éviter. Qui plus est, par cette stratégie, Swann pense pouvoir juger *exactement*, donc découvrir la vérité.

Troisièmement, le mensonge d'Odette est tenu par Swann pour une litote : elle est « presque si incapable de ne pas dire la vérité ». Swann semble confondre *mentir* et *ne pas dire la vérité*. Le concept même de mensonge, du moins dans la tradition philosophique, suppose, comme nous l'avons vu, une *intentionnalité* : celui qui ment, sait qu'il ment, le fait intentionnellement dans le but de tromper l'autre..., alors qu'il arrive qu'on ne dise pas la vérité involontairement, lorsqu'on se trompe, par exemple, ou lorsqu'on est mal informé...

Quatrièmement, Swann devient lecteur du corps d'Odette : il lit sur son visage le supplice qu'est pour elle le mensonge et dont témoignent les rougissemments, les regards suppliants et les reflets sur le visage. Cette lecture du corps se voit confirmée par une lecture du discours : Swann repère les balbutiements, une

⁸ Honoré DE BALZAC, *Splendeurs et misères des courtisanes*, Paris, Pocket, « Lire et voir les classiques », 1991 ; les références à ce volume seront données entre parenthèses, dans le texte.

voix désolée et la multiplication des détails inventés. Bien sûr, Swann oublie de tenir compte d'une donnée importante : il sait, avant d'agir en lecteur, qu'Odette ment puisque c'est lui qui lui a demandé de mentir. Il croit être un bon lecteur, du moins un lecteur qui maîtrise le sens, mais il ne se pose pas la question importante : les autres ont-ils lu ce mensonge ? En ce qui concerne la lecture du corps, Swann pratique ce que l'on pourrait nommer une certaine intertextualité. Il compare ainsi le corps d'Odette à la représentation de Zéphora, fille de Jéthro, sur une fresque de la chapelle Sixtine (voir p. 219). Autrement dit, son rapport au « réel » sera toujours pris dans un prisme culturel et dans un acte de lecture maîtrisée qui veut laisser émerger la singularité :

Swann avait toujours eu ce goût particulier d'aimer à retrouver dans la peinture des maîtres non pas seulement les caractères généraux de la réalité qui nous entoure, mais ce qui semble au contraire le moins susceptible de généralité, les traits individuels des visages. (p. 219)

Cette situation de maîtrise va peu à peu vaciller. Swann, le lecteur, va en faire l'expérience. Ayant été renvoyé, sans avoir eu de relations sexuelles (voir p. 268), par une Odette qui se dit souffrante, Swann pense qu'elle attend un autre homme. Il retourne donc plus tard dans la rue où se trouve le logement d'Odette et voit une seule fenêtre allumée. Voulant surprendre Odette avec son amant et, à cette occasion, prouver son mensonge (elle n'était pas souffrante, mais elle attendait un autre que lui), Swann envisage, malgré la colère qu'il va provoquer chez sa maîtresse, de frapper contre les volets. Il associe la vérité comme mise à nu du mensonge et la lisibilité :

Mais le désir de connaître la vérité était plus fort [...]. Il savait que la réalité de circonstances qu'il eût donné sa vie pour restituer exactement, était *lisible* derrière cette fenêtre striée de lumière, comme sous la couverture enluminée d'or d'un de ces manuscrits précieux [...]. (p. 270, je souligne)

Swann frappe à la fenêtre, on ouvre et il découvre... deux vieux messieurs. Il s'est trompé de fenêtre, il a commis une erreur, un acte manqué. Il a pris un livre pour un autre et n'a donc pu lire que sa propre erreur. La croyance dans la lisibilité de la vérité n'a donc pas encore été entachée.

La leçon ne lui a pas suffi. Il veut rendre visite à Odette à une heure où il ne la rencontre jamais (voir p. 273). Il se rend chez elle, sonne, croit entendre du bruit, des pas, on ne lui ouvre pas et, à nouveau, il va frapper aux carreaux où des rideaux l'empêchent de voir. Sans succès. Il revient une heure plus tard pour être confronté aux supposés mensonges d'Odette. En tant que lecteur, Swann peut découvrir des signes qui lui donnent à penser qu'Odette lui ment, il repère le trouble, la perte de la capacité à raisonner...

Mais dès qu'elle se trouvait en présence de celui à qui elle voulait mentir, un trouble la prenait, toutes ses idées s'effondraient, ses facultés d'invention et de raisonnement étaient paralysées [...]. (p. 273)

Il ne manquera pas de pointer une contradiction dans son discours (voir p. 274). Mais s'il peut découvrir les signes du mensonge d'Odette, il n'en reste pas moins que l'accès à la vérité lui est refusé : c'est le faux qui est lisible, la vérité, elle, ne l'est pas : « cette réalité infiniment précieuse et *hélas !* introuvable [...] de laquelle il ne posséderait jamais que ces mensonges, *illisibles* [...] » (p. 274, je souligne). Ne perdons pas de vue l'interjection « hélas » que nous retrouverons plus loin. Le mensonge est qualifié d'illisible, non parce qu'on ignore qu'il y a du faux (le mensonge peut être dit illisible dans un autre sens, je ne lis pas le mensonge dans le discours, je n'ai même pas conscience qu'il y a du mensonge...), au contraire Swann l'a bien mis à nu, mais il ne peut découvrir si ce faux est un mensonge et ce que cache le mensonge (que faisait-elle à cette heure-là ?).

Swann va faire un pas plus loin et lire la correspondance d'Odette (voir pp. 277-278). La lecture va être progressive. Dans un premier temps, Swann va lire l'enveloppe. Cette lecture rappelle bien sûr ce qui vient d'être dit sur la couverture des livres. Dans l'enveloppe, comme sous la couverture d'un livre, un secret doit être lisible. Swann opère dans un premier temps un tri à partir des adresses. Seule la lettre adressée à Forcheville est tenue dans sa main. Comme un livre encore fermé, la lettre pas encore lue devrait ouvrir à un savoir, à une connaissance :

Si je voyais ce qu'il y a dedans, je saurais comment elle l'appelle, comment elle lui parle, s'il y a quelque chose entre eux. Peut-être même qu'en ne la regardant pas, je commets une indélicatesse à l'égard d'Odette, car c'est la seule manière de me délivrer d'un soupçon peut-être calomnieux pour elle, destiné en tous cas à la faire souffrir et que rien ne pourra plus détruire, une fois la lettre partie.
(p. 277)

Cet examen de l'enveloppe par Swann correspond à une autre scène de lecture : Marcel a écrit un petit mot à sa mère pour lui demander de passer lui souhaiter le bonsoir et charge Françoise de lui transmettre. Pour ce faire, il doit *mentir* à Françoise (« je n'hésitai pas à mentir » [p. 29]). Comme Swann, Françoise, qui flaire le mensonge, va examiner l'enveloppe :

Je pense que Françoise ne me crut pas, car, comme les hommes primitifs dont les sens étaient plus puissants que les nôtres, elle discernait immédiatement, à des signes insaisissables pour nous, toute vérité que nous voulions lui cacher ; elle regarda pendant cinq minutes l'enveloppe comme si l'examen du papier et l'aspect de l'écriture allaient la renseigner sur la nature du contenu ou lui apprendre à quel article de son code elle devait se référer. (p. 29)

Mais Françoise ne pourra trouver une confirmation de ses doutes. Outre le travail d'écriture sur le mot « enveloppe » (voir p. 30 où se trouve évoquée l'enveloppe du fruit), cette scène de lecture nous introduit à l'effet (ici supposé) de l'écrit sur le lecteur (le petit mot va parler à l'oreille de la mère du narrateur, la fâcher) et à la transformation de l'auteur (le mot va le faire entrer invisible dans la pièce). Le rapport à Swann se trouve bien marqué : le jeune Marcel imagine que Swann se serait moqué de lui s'il avait lu la lettre et deviné son but, mais le narrateur de la *Recherche*, Marcel devenu plus vieux, sait que Swann aurait été celui qui aurait pu

le mieux le comprendre. Un lien entre les deux scènes de lecture d'enveloppe se trouve de la sorte tissé.

Revenons chez Swann. Il a allumé une bougie et inspecte l'enveloppe. Notons le recours à un artifice, une technique – ici la lumière d'une bougie, parfois des verres grossissants... – pour favoriser la lecture. La lecture nécessite la mise en œuvre d'une technique ou elle est elle-même la technique.

Swann, donc, allume une bougie pour lire par transparence. Dans un premier temps, il ne peut rien lire et cette impossibilité, cette illisibilité est, nous le verrons, la seule lecture possible. Je suis illisible, lui dit, en quelque sorte, la lettre qui se refuse à Swann. Mais Swann insiste et parvient à lire à travers la transparence de la mince enveloppe quelques mots. Commence alors ce qu'on pourrait appeler une *erreur de lecture* : Swann lit quelques mots, une formule (c'est le cas de le dire) finale très froide. Il commence alors à spéculer et pense que, dans le cas d'une situation inversée (Forcheville lisant une lettre d'Odette adressée à Swann), des mots autrement tendres auraient pu être lus. Swann n'en reste pas là. Il continue à tenter de lire grâce à la lumière, pour faire la lumière, pense-t-il. Il a lu un commencement de ligne : « J'avais eu raison » et le mot « oncle ». Jusque là tout va bien, mais il va *déchiffrer* un mot qui va *éclairer* (remarquez la métaphore lumineuse) le sens de la phrase : « J'avais eu raison d'ouvrir, c'était mon oncle ». Déduisant par ces mots que Forcheville était présent, Swann va lire toute la lettre – on pourrait voir dans cette lecture une sorte de viol d'Odette (déchirement de l'enveloppe, pénétration...) – et, à nouveau, spéculer. Odette agit de la même façon avec Forcheville qu'avec moi, mais j'en sors vainqueur, pense Swann, car il manque l'ajout qui l'avait séduit. Il n'y a pas d'allusion à une liaison. De plus, Forcheville est plus trompé que lui, Odette lui ment plus puisqu'elle dit que le visiteur était son oncle. Elle l'a congédié pour lui, Swann. « Et pourtant », se dit Swann. Cette locution marque l'impossibilité de la lecture de la lettre. Et pourtant pourquoi mentir, se demande Swann, pourquoi ne pas avoir ouvert tout de suite, pourquoi me mentir et pourquoi mentir à Forcheville ? Swann a beau lire à travers le vitrage transparent une « étroite section lumineuse », il ne lit que l'impossibilité de percer un secret. La question « Que faisait-elle à trois heures ? » restera sans réponse et la lecture, loin de permettre à Swann de trouver une réponse, ne fait que renforcer l'incertitude, elle ne donne à lire que l'illisibilité de la réponse, que le secret du secret.

Cette scène de lecture du mot d'Odette à Forcheville programme une autre scène de lecture : celle de la lettre anonyme (voir p. 350 *et sq.*). Un jour Swann reçoit une lettre anonyme qui lui apprend qu'Odette était la maîtresse d'autres hommes, qu'elle avait des liaisons avec des femmes et fréquentait les maisons de passe. Une question oblitère toutes les autres : qui est l'auteur de cette lettre ? Swann va multiplier les hypothèses tout en en excluant une. Première hypothèse, l'auteur est un homme (pp. 350-352), seconde hypothèse, l'auteur est un couple : les Verdurin (p. 352). Quand, après ces interrogations sur l'auteur, Swann en vient au « fond même de la lettre », nous nous demandons pourquoi Swann n'a pas envisagé que l'auteur puisse être une femme. Cette hypothèse aurait dû être envisagée. Or Swann l'oublie alors que son inquiétude concerne tout autant le lesbianisme d'Odette que ses rela-

tions hétérosexuelles. Une « case » manque si nous posons qu'existent des correspondances entre l'auteur de la lettre et les relations sexuelles d'Odette.

Je concède bien évidemment qu'il n'y a aucune certitude quant à l'existence de ces correspondances, mais je tiens à pointer un manque dans le flot d'hypothèses. Or c'est ce manque, nous le verrons, qui va relancer la lecture de la lettre.

Dans un premier temps, Swann ne s'inquiète pas du fond de la lettre. Il réfléchit par analogie et estime que ce qu'il ignore de la vie d'Odette correspond à ce qu'il en sait. Quelqu'un qui prend le thé, arrange ses fleurs et interroge Swann sur ses travaux ne peut aller chez des maquerelles, se livrer à des orgies avec des femmes. Cela est impossible alors que l'hypothèse d'une relation d'Odette avec un autre homme, un homme semblable à Swann est envisageable. Ce qui se trouve exclu, c'est l'orgie et le lesbianisme.

Si Swann ne s'inquiète pas du fond de la lettre, il va néanmoins tenter, par le mensonge, de connaître la vérité. D'où cet « aveu » de Swann à Odette : il aime la sincérité comme une proxénète pouvant le tenir au courant de la vie de sa maîtresse (p. 354).

Le fond de la lettre va pourtant revenir à partir d'une autre scène de lecture qui commence, elle aussi, comme par hasard, par l'expression « Un jour »⁹.

Un jour, [...]. Ayant ouvert le journal, [...], la vue du titre : *Les filles de marbre* [...] le frappa si cruellement qu'il eut un mouvement de recul et détourna la tête. (p. 354)

Swann lit et détourne la tête, quasiment aveuglé par un mot : celui de marbre. Ce mot, Swann ne le voyait plus à force de le voir, mais il est soudain « éclairé comme par la lumière de la rampe » et redevient « visible ». Swann souhaitait, par la consultation du journal, connaître le titre de la pièce qu'il allait voir. Or, si Swann va lire ce titre, c'est surtout une relecture de la lettre anonyme que le mot « marbre » va provoquer chez lui par le biais du souvenir d'une phrase qu'Odette avait prêtée à Mme Verdurin : « Prends garde, je saurai bien te dégeler, tu n'es pas de marbre. » Extraordinaire Swann qui, tout d'abord, ne doute pas de la qualité de son souvenir et ensuite n'envisage pas l'hypothèse d'un mensonge d'Odette (rien ne dit qu'effectivement Mme Verdurin ait prononcé cette phrase), pour se plonger dans une relecture de la lettre : elle parlait d'amour de ce genre. Voilà donc la femme, le lesbianisme, le manque dans le faisceau d'hypothèses déployées par Swann quant à l'auteur de la lettre, qui revient. Retour qui l'empêche de continuer à lire cette page (« Sans oser lever les yeux vers le journal »), qui le force à tourner la page (mais, hélas, uniquement celle du journal) pour lire un autre nom : Beuzeval. À nouveau, il fait un mouvement en arrière. Mouvement de recul, mouvement en arrière. Si, par moment, la lecture s'apparente à une pénétration, ici, il s'agit plutôt d'un retrait, d'un homme qui se retire. On comprend que Swann a procédé par association libre, pour reprendre un concept de la psychanalyse : un nom, Beuzeval, le fait penser à un autre, Beuzeville qui est associé à celui de Bréauté. Et voilà le nom d'un amant possible d'Odette évoqué par la lettre anonyme. Le même refus va alors être posé par Swann : si c'est possible avec un homme, Bréauté, c'est impossible avec une

⁹ Voir p. 350 : « Un jour il reçut une lettre anonyme ».

femme : la tendresse de Mme Verdurin pour Odette n'est que le signe de l'amitié (voir p. 355). Néanmoins, c'est cette question du lesbianisme que Swann posera à Odette (voir p. 356). Quant à la valse des noms, elle n'aura de cesse de tourmenter Swann : lorsqu'un mot cesse de le faire souffrir, un autre le relaye et le frappe « avec une vigueur intacte » (p. 362), générant une crise de jalousie :

Parfois le nom aperçu dans un journal, d'un des hommes qu'il supposait avoir pu être les amants d'Odette, lui redonnait de la jalousie. (p. 371)

La lettre anonyme va continuer à produire les mêmes effets chez Swann : incertitude, quête sans espoir de la vérité :

Un jour [encore !] il cherchait, sans blesser Odette, à lui demander si elle n'avait jamais été chez des entremetteuses. [...] la lecture de lettre anonyme en avait introduit la supposition dans son intelligence, mais d'une façon mécanique ; [...] et Swann [...] souhaitait qu'Odette l'extirpât. (p. 363)

Pas plus que la lecture, la réponse d'Odette, qui raconte ironiquement que, pas plus tard qu'hier, elle a dû en chasser une, ne permet à Swann d'avoir accès à la vérité.

Les traditions métaphysiques occidentales ont rendu impossible toute *preuve* de mensonge en le faisant dépendre de l'intentionnalité. La mise en scène littéraire par Proust de cette impossibilité rencontre une autre impossibilité, elle aussi mise en scène : celle d'une lecture qui se voudrait maîtresse du texte.

Michel LISSE

Fonds National de la Recherche Scientifique - U.C.L.